

jours : « Quoi ! monsieur, vous frustrez un homme du droit de disposer de son propre argent, de l'argent *qu'il a gagné!* »

Toute cette conversation avait lieu en présence des plus beaux monuments de Rome. L'Américain a tout examiné avec ce genre d'attention qu'il eût donné à une lettre de change qu'on lui aurait offerte en paiement ; du reste il n'a absolument senti la beauté de rien. A Saint-Pierre, pendant que sa jeune femme, pâle, souffrante et soumise, regardait les anges du tombeau des Stuarts, il m'expliquait la manière rapide dont les canaux se font en Amérique ; chaque riverain soumissionne la partie qui traverse sa propriété. « La dépense définitive, ajoutait-il d'un air de triomphe, est souvent inférieure à celle du devis ! »

Enfin, de la conversation de ce riche Américain, il n'est jamais sorti que ces deux paroles de sentiment : « *How cheap! how dear!* — Combien cela est bon marché ! combien cela est cher ! » M. Clinker a réellement un esprit fort subtil, seulement il parle par sentences comme un homme accoutumé à être écouté. Ce républicain a beaucoup d'esclaves.

Suivant moi, la liberté détruit en moins de cent ans le *sentiment des arts*. Ce sentiment est immoral, car il dispose aux séductions de l'amour, il plonge dans la paresse et dispose à l'exagération. Mettez à la tête de la construction d'un canal un homme qui a le *sentiment des arts* : au lieu de pousser l'exécution de son canal raisonnablement et froidement, il en deviendra amoureux et fera des folies.

J'ai accompli un devoir en passant trois jours avec le riche Américain ; la société de cet homme m'avait profondément attristé. Pour jouir des contrastes, je l'ai présenté à monsieur N^{***}. Ces deux hommes s'abhorrent.

M. Clinker est venu de New-York à Livourne et de Livourne à Rome avec un jeune Péruvien qui arrivait de Smyrne. Un

riche Français donna, il y a un an, un bal magnifique à Smyrne ; un grand seigneur turc, ami du Français, y vint ; le Français, à la fin du bal, lui demandant son avis, le Turc parut surpris de trois choses.

« Comment, mon ami, dansez-vous vous-même, lorsque, riche comme vous l'êtes, vous pouvez payer des gens pour danser à votre place ? Je ne vous croyais pas si riche. Parmi les femmes qui sont ici, quatre-vingts peut-être sont fort jolies et doivent vous avoir coûté bien cher. »

Le Turc pensait que toutes les femmes qu'il avait vues paraitre appartenaient à son hôte ; il le croyait si bien, qu'il lui dit, en forme d'avis : « Quelques cajoleries que me fissent mes femmes, je ne souffrirais jamais qu'elles parussent avec des robes aussi décolletées. »

Ce matin nous avons rencontré à la villa Ludovisi, vis-à-vis la sublime fresque du Guerchin, M. Constantin, le célèbre peintre en porcelaine. C'est l'homme de ce temps qui a le mieux connu Raphaël et qui l'a le mieux reproduit.

(A notre retour en France, nous venons de voir, à Turin, chez M. le prince de Carignan, douze admirables copies sur porcelaine de tout ce que Florence a de plus beau. Le portrait de Léon X par Raphaël, la *Poésie* de Carlo Dolci, la *Vénus* du Titien, le *Saint Jean dans le désert* (probablement esquissé d'après la figure d'un jeune nègre), nous ont semblé au-dessus de tous les éloges. M. Constantin ne donne dans aucune des petites modernes : *il ose être simple.*)

12 janvier 1829. — Un Allemand de nos amis s'occupe d'un ouvrage qui me fait trembler pour la gloire de tous les prétendus savants qui parlent de Rome. M. Von S^{**} a fait la liste de toutes les ruines qui existent à Rome et dans la campagne à dix lieues de distance dans tous les sens.

Il va transcrire *en entier* à la suite de ces noms tous les passages des auteurs anciens qui s'y appliquent évidemment. Il place dans une seconde division, qu'il imprime avec un autre caractère, les passages des auteurs anciens dont les rapports avec telle ruine peuvent être contestés.

Dans une troisième division, il résume en peu de mots les opinions de Nardini, Venuti, Piranesi, Uggeri, Vasi, Fea, etc., etc., etc.

Enfin il propose ses conjectures, basées presque uniquement sur le texte des auteurs anciens, les médailles, les copies des monuments (par exemple, l'arc de triomphe de Bénévent, copie de l'arc de Titus au Forum, détruit par M. Valadier).

Le livre dont je parle, *exécuté en conscience*, exigera un travail de plusieurs années. On verra combien est borné le nombre des raisonnements plausibles que l'on peut faire sur les choses anciennes de Rome. Cet ouvrage changera l'aspect de la science vers 1835.

J'ai cherché à énoncer sur les monuments de Rome l'opinion *la plus probable en 1829*, qui sera peut-être renversée en 1839.

Je vais présenter au lecteur, à propos du temple de Mars hors des murs, un exemple du travail qui a été fait sur beaucoup de monuments, mais par malheur avec une bonne foi souvent douteuse. Trop souvent les savants se volent entre eux, et, pour devancer un rival, publient ou démentent une conjecture avant de s'être environnés de toutes les preuves que pourraient fournir les auteurs anciens. Je m'abstiens de citer des exemples vivants.

Quelle fut la situation du temple de Mars hors des murs?

Ce temple fut non-seulement hors des murs, mais voisin de la porte Capène. « *Extra urbem, prope portam,* » dit Servius. Cette porte fut à peu près d'un mille plus rapprochée du Capi-

tole que la porte actuelle. C'est ce que démontre la colonne milliaire portant le numéro 1, que l'on a trouvée dans la vigne Nari.

Le temple de Mars n'était pas placé précisément sur la voie Appienne, mais sur la petite hauteur voisine, à laquelle on parvenait après quelques pas de montée (*clivus*), qui fut appelée le *clivus* de Mars. Ce *clivus* fut rendu praticable pour les voitures et touchait au tombeau des Scipions (découvert en 1780). On trouve une ancienne inscription ainsi conçue : « *Clivum Martis Pec. Publica.... in planiciem redigerunt S. P. Q. R.* » On voit dans les actes de Saint-Sixte : « *Et ante templum in clivo Martis.* » Ovide nous apprend qu'il était sur une petite hauteur en dehors et vis-à-vis de la porte Capène : « *Quem prospicit extra Adpositum rectæ porta Capena viæ.* » La voie Appienne suivait une ligne droite, tandis que, dans le voisinage de Rome et près de la même porte Capène, on trouvait la voie Latine, qui, commençant à la voie Appienne, se repliait à gauche. Strabon dit : « *Latina... sinistrorsum est prope Romam deflectens,* » comme on le voit encore aujourd'hui auprès de l'église di San-Cesareo.

Ainsi l'on peut regarder comme prouvé aujourd'hui ce que Nardini a présenté comme une probabilité. « Peut-être, disait-il, était-ce sur la hauteur du mont que l'on a pris pour le Celiolo qu'existait ce temple de Mars *extra muros*, à l'endroit où l'on voit maintenant de grands restes de fondations antiques. Peut-être Aurélien a-t-il étendu ses murs jusqu'ici, dans le double but de renfermer ce mont dans son enceinte et d'empêcher que les ennemis ne pillassent ce magnifique temple de Mars. »

22 janvier. — Madame D. nous dit : « La civilisation du dix-neuvième siècle s'élançait à des nuances trop fines, peut-être

les arts ne pourront-ils plus la suivre. Alors la partie idéale tombera dans le discrédit. On commence à murmurer de l'air bête de la beauté grecque; la sculpture peut-elle faire préférer la tête de Socrate à celle de l'Apollon?

25 janvier 1829. — Comme j'étais ce matin chez M. N., peintre très-distingué, est entrée une femme fort belle sans doute, mais encore plus remarquable par la férocité de sa physionomie vraiment romaine. C'est le modèle dont il se sert pour une figure de Sophonisbe attachée au bûcher (*Jérusalem délivrée*, chant II). Cette jeune fille portait la marque de plusieurs coups de poignards. Elle nous a fait l'histoire de chacun d'eux. « *Per la santissima Madona!* s'écriait-elle avec rage après chaque récit, je saurai me venger! » A la fin elle était tout à fait en colère. M. Court, l'auteur des *Obsèques de César* (au Luxembourg), a fait un superbe portrait de cette jeune fille, qu'il a représentée un poignard à la main.

Ghita a vingt-deux ans. Lorsque les carbonari tirèrent au sort pour savoir lesquels d'entre eux seraient chargés de poignarder un de leurs collègues qui les avait trahis, Ghita eut la mission d'extraire deux noms de l'urne antique où on les avait tous jetés. La place del Popolo a vu la fin de ces deux hommes.

Ghita a perdu son amant, et, malgré sa rare beauté, jamais elle n'a voulu en prendre un second. Tombée dans la misère, elle s'est faite actrice. Elle joue la tragédie à un petit théâtre, et point mal, après quoi elle danse dans les ballets, comme *prima ballerina*, et reçoit cinq francs par jour pour le tout. Ce théâtre n'est ouvert que pendant six mois de l'année. Ghita sert quelquefois de modèle quand elle trouve un peintre honnête; du reste elle a toujours un poignard à ses côtés.

Pendant que mon ami travaillait à sa *Sophonisbe*, est arrivée

M. l'abbé del Greco, qui nous a conté une insigne calomnie dont un homme de talent est sur le point d'être la victime. On l'accuse d'être espion, et les gens auxquels il inspire de l'envie, sans croire à la calomnie, en sont charmés et ne la démentent que du bout des lèvres. Nous étions indignés. Pour toute réponse, l'abbé nous a récité, avec beaucoup d'âme, le sonnet suivant.

LA GLORIA UMANA.

Gloria, che se' tu mai? per te l' audace
 Espone a dubi rischi il petto forte;
 Sui fogli accorcìa altri l' età fugace,
 E per te bella par la stessa morte.
 Gloria, che se' tu mai? con ugual sorte
 Chi ti brama, e chi t' ha perde la pace;
 L' acquistarti è gran pena, e all' alma accorte
 Il timor di smarrirti è più mordace.
 Gloria, che se' tu mai? sei dolce frode,
 Figlia di lungo affanno, un aura vana
 Che fra i sudor si cerca, e non si gode.
 Tra i vivi, cote sei d' invidia insana;
 Tra i morti, dolce suono a chi non t' ode.
 Gloria, flagel della superbia umana!

GIULIO BUSSI.

25 janvier 1829. — Celle de nos compagnes de voyage qui trouve le climat d'Italie si désagréable parce qu'il fait soleil tous les jours et que la mer est trop bleue, me dit: « Vous êtes perfide envers les polices d'Italie; vous faites entendre souvent que vous pourriez révéler certains faits odieux. Dites-m'en un, là, sans hésiter. »

Réponse. Un souverain traduit un grand nombre de ses sujets (1822) devant un tribunal dont lui-même a nommé les juges. Par la suite, ce tribunal condamne neuf de ces malheureux à la

peine de mort. Les juges citent dans leur arrêt un décret du prince rendu plusieurs mois auparavant, et à l'époque où les accusés venaient d'être arrêtés. Ce décret d'un prince absolu, et qui ne laissa jamais un manque de zèle impuni, *indique par avance le lieu où seront exécutées les sentences de mort, s'il arrive que le tribunal condamne à mort quelques-uns des accusés.*

1^{er} février 1829. — L'un de nous a eu le bonheur de voir ces voleurs dont on nous a peut-être parlé cent fois depuis dix-huit mois. Voici le récit de notre ami, M. R. Colomb.

J'ai pris à Naples (5 mai 1828) une de ces voitures d'Angrisani, qui arrivent à Rome en trente-huit heures (et coûtent cinquante-cinq francs). Départ à trois heures du matin, par un beau clair de lune; j'occupe l'une des deux places du cabriolet, ayant à côté de moi un gros Hambourgeois; quatre autres voyageurs sont dans l'intérieur de la voiture; avec le conducteur et deux postillons, nous formons un effectif de neuf hommes. Quatre chevaux, dont les deux de devant sont attelés à une grande distance de ceux du timon (comme c'est l'usage à Naples), nous enlèvent au galop; nous traversons rapidement Aversa, Capoue et Sparanisi; le pays est superbe. Je dormais tranquillement lorsqu'à dix heures et demie du matin, par un beau soleil, au milieu d'un pays découvert, je suis réveillé par les cris des postillons, du conducteur, des voyageurs, et par le bruit de deux coups de fusil. Je comprends peu à peu que nous avons affaire à des voleurs. Je voyais à six pouces de mon œil l'intérieur du canon du fusil de celui qui me tenait en joue, ce canon était fort rouillé.

Les voleurs parlaient assez bas et fort vite, et avec le bout de leurs fusils frappaient sur nos mains et sur nos genoux, pour nous indiquer qu'il fallait leur donner *subito* tout ce que

nous possédions. Je donne une pièce de quarante francs à celui qui me tenait en joue, et qui pour la prendre dérange son fusil. Ces brigands étaient si comiques, que je pensais à différentes scènes de la *Caverne*, du *Vieillard des Vosges*, de la *Diligence attaquée* de Franconi. Tout en riant de la peur extrême de plusieurs de nos voyageurs, j'ai glissé dans mes bottes deux ou trois napoléons. Je songeais au moyen de sauver ma montre, à laquelle je suis accoutumé, quand un voleur, qui avait vu la pièce de quarante francs que j'ai eu la sottise de donner à son camarade (j'aurais dû avoir pour les voleurs huit ou dix petites pièces d'argent), vient me demander de l'or. Je réponds en italien que j'ai donné quarante francs, tout ce que j'avais.

Je reçois l'ordre de descendre. On nous place tous au milieu de la route, derrière la voiture, tournant le dos aux voleurs; nous nous attendons à être *sévèrement* fouillés: le sacrifice de ma montre était fait. Tandis que quatre ou cinq brigands continuaient à nous tenir en joue, les autres vidaient la voiture avec une étonnante promptitude; mon petit sac de nuit leur paraît d'abord de bonne prise, mais bientôt ils le jettent sur la route, où je le retrouve plus tard. Les *birbanti* demandent les clefs de nos malles, mais ils voient approcher des charrettes chargées de blé, dont les conducteurs ne paraissent guère s'inquiéter de ce qui se passe; cependant les voleurs décampent: nous les voyons fuir dans la campagne.

Ils étaient au nombre de huit; tous jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans et de petite taille, habillés en paysans. Leur costume n'avait rien de remarquable, si ce n'est un mouchoir tombant depuis les yeux jusqu'à la poitrine, et qui cachait la plus grande partie de leur figure. Ils n'articulaient presque aucun mot. Ils étaient armés de couteaux, de poignards, de haches; cinq d'entre eux seulement avaient des fusils. Ils ont

recueilli, soit en montres, soit en argent, une valeur de mille à douze cents francs. Le conducteur, indépendamment de sa hourse, perd ses boucles d'oreilles et reçoit un coup de bâton sur la tête; personne autre n'a été frappé. Les chevaux avaient été dételés dès l'abord; les deux postillons et le conducteur sont restés étendus la face contre terre, pendant les sept à huit minutes que l'opération a duré. — Première déclaration de notre mésaventure aux carabiniers de Cascana, un peu avant d'arriver à Sainte-Agathe. Seconde déclaration au commissaire de police de Mola di Gaeta, qui en rédige procès-verbal que nous signons. Troisième déclaration et nouveaux procès-verbaux de l'intendant et d'autres fonctionnaires. Nous séjournons trois heures à Mola pour cet objet, et signons beaucoup d'écritures. Les autorités nous traitent avec une grande affabilité, et nous offrent des secours pécuniaires, et dans les termes les plus obligeants; nous n'acceptons pas, chacun avait à peu près ce qui lui est nécessaire pour achever le voyage. — M. le prince de Cariati, intendant à Mola, a les manières de l'homme le mieux élevé; c'est tout à fait un Français. Il me serre la main affectueusement, et nous remontons en voiture pour traverser Itri et Fondi, petites villes situées sur la voie Appienne, et dont les habitants ne vivaient autrefois que par le vol. On peut faire par mer le trajet de Terracine à Mola di Gaeta et sauter ces villes terribles.

5 février 1829. — Il y avait ce soir un concert détestable chez madame Marentani. Ennuyé de la musique de Donizetti, j'ai eu une grande conversation politique avec monsignor N^{***}. C'est un homme supérieur, au fond excessivement *ultrà*.

A Rome, on a une peur extrême de la France. Je crois que les fins politiques du pays aimeraient mieux que nous fussions

protestants. Chaque prélat un peu instruit exècre les quatre propositions de 1682, comme mettant en danger son bien-être particulier.

« Vous avez cinquante ans, monseigneur, répondais-je à mon interlocuteur; croyez-vous qu'avant cinquante ans d'ici les quatre propositions viennent vous chercher à Rome? »

Cette raison excellente ne prend pas sur monsignor N^{***}. C'est une de ces âmes généreuses et romanesques qui jouissent ou s'inquiètent de la postérité, comme Napoléon. Il a peur des maladresses du pouvoir en France, et cependant compte beaucoup sur le culte du Sacré-Cœur; c'est la véritable religion du pape.

« Pour que la religion du concile de Trente reprit son éclat en France, il faudrait, lui ai-je dit, que tout curé devint inamovible comme un juge, après trois ans d'exercice, et que les curés eussent la nomination des évêques. Au moyen âge, le noble voisin faisait nommer évêque son fils cadet, âgé de vingt ans; un tel abus n'est plus à craindre.

« Faute de cette mesure, jamais les jeunes plébéiens pauvres, mais qui ont reçu une excellente éducation, n'entreront dans les ordres. Le commerce, le barreau, la médecine, leur offrent des chances bien plus avantageuses; vous n'aurez que de grossiers paysans.... »

Nous avons été interrompus par une délicieuse chanson napolitaine, qui m'a vivement rappelé notre séjour à Ischia. Le soir, les matelots la chantaient en voguant près du rivage; le ton est plaintif et mélancolique. Madame Tamburini l'a chantée à ravir; elle était secondée par la belle voix de M. Trentanove, le sculpteur. Voici le sens des vers napolitains :

« Je veux me bâtir une maison au milieu de la mer (oui, au milieu de la mer); elle sera faite de plumes (oui, de plumes) de paon. — Je ferai des escaliers d'or et d'argent, et des balcons

de pierres précieuses. — Quand ma jolie Nena sort de son lit, on dit que le soleil va bientôt paraître.

Pendant la chanson, nous nous sommes aperçus qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. La maîtresse de la maison a écrit et envoyé plusieurs billets. Peu à peu chacun a remarqué l'air préoccupé de madame Marentani, et il s'est établi un silence profond, assez singulier au milieu d'un bal. Madame Marentani a appelé l'homme d'esprit avec lequel je venais d'avoir une conversation politico-religieuse. Monsignor N*** a eu la bonté de venir m'apprendre, un instant après, que Léon XII était gravement indisposé. Cette nouvelle a circulé de groupe en groupe; on n'ajoutait rien. Enfin, deux ou trois espions étant sortis, la maîtresse de la maison n'a pas pu y tenir plus longtemps, et a dit tout haut : « Le pape est mourant. »

Cette nouvelle a été suivie d'une discussion médicale et chirurgicale qui m'a révolté. Il était trop évident que chacun désirait la mort de ce pauvre vieillard. Personne n'avouait ouvertement ce désir, mais on insistait sur la gravité des symptômes de la strangurie dont il souffre beaucoup depuis deux heures. Madame Marentani a été probablement la première dans Rome à savoir cette grande nouvelle.

Un pauvre vieillard seul, sans famille, abandonné dans son lit aux soins de personnes qui hier le flattaient basement, et qui aujourd'hui l'exècrent et désirent ouvertement sa mort, présente une image trop laide pour moi. On m'a plaisanté sur ma sensibilité, on m'a accusé d'affectation, on m'a rappelé les hommes que les préjugés du pape moribond ont envoyés au supplice.

Je n'ai pu voir que l'homme souffrant et abandonné de tout le monde. Monsignor N*** m'a dit en sortant : « Il est vrai, nos places dureront plus que nous; mais n'est-ce rien que de

savoir l'accueil que recevra l'annonce de notre mort? — Monseigneur, ai-je répondu, les âmes romanesques et généreuses doivent se faire artistes. »

Il y a trois jours, le 2 février, fête de la Purification, nous étions allés à la chapelle Sixtine, Frédéric et moi, pour examiner l'*Arche de Noé*, fresque de Michel-Ange au plafond, nous avons vu Léon XII entonner le *Te Deum*. Il était fort pâle, comme à l'ordinaire, mais avait l'air de se très-bien porter.

8 février. — Grand changement dans toutes les intrigues; on sera plus raisonnable et moins passionné; le pape va mieux. Hier et avant-hier il était au plus mal, ce matin on a des espérances. Depuis trois jours les médecins du pape sont les personnages les plus recherchés de Rome. Tout se sait ici; cette ville est trop petite et ses habitants trop judicieux pour qu'il y ait lieu à fausses nouvelles. On a mis une sentinelle à la statue de *Pasquino*. On y trouve des vers délicieux.

9 février. — Léon XII vient de recevoir le viatique, qui lui a été administré par son *cameriere secreto* (ou chambellan), monsignor Alberto Barbolani.

On dit généralement que le pape est plus mal; d'autres personnes soutiennent que la circonstance du viatique ne signifie rien : Léon XII est fort pieux, et a déjà reçu le viatique dix-neuf fois de compte fait. On prétend que les médecins sont devenus discrets; l'agitation morale est au comble. Dès qu'on a discuté les dernières nouvelles dans une maison, on retombe dans la grande question : « Qui sera pape? » Et bientôt après on arrive à celle-ci : « Qui voudrions-nous qui fût pape? » J'ai bien reconnu toute la profondeur sombre du caractère italien; plusieurs personnes ont dit devant moi, en parlant du papisme : « *Da lui corda.* »

Ces trois petits mots signifient : « Désirons que l'on fasse le plus mauvais choix possible ; nous arriverons à tous les excès et serons plus tôt délivrés ¹. »

L'habitude de la prudence fait que, dans la conversation, l'on ne sort guère de ces métaphores inintelligibles peut-être hors de Rome. Pour moi, je voudrais que l'Italie évitât les crimes qui accompagnent souvent les révolutions. Je désire voir sur le trône de Saint-Pierre le cardinal le plus raisonnable, et mes vœux sont pour M. Bernetti.

Aussitôt après la cérémonie du viatique administré au pape, M. le cardinal Bernetti, secrétaire d'État, a annoncé le danger où Sa Sainteté se trouvait :

1° A Son Éminence le cardinal della Somaglia, doyen du sacré collège ;

2° A Son Éminence le cardinal Zurla, vicaire général du pape, c'est-à-dire faisant à Rome les fonctions d'évêque ;

3° Au corps diplomatique.

Le cardinal Castiglioni, grand pénitencier, averti par le cardinal doyen, est entré chez le pape pour prendre soin de sa conscience. Le Saint-Sacrement a été exposé dans les basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure ; on a récité dans les églises l'oraison *pro infirmo pontifice morti proximo*.

Tous les étrangers qui sont à Rome suivent ce cérémonial avec la plus vive curiosité. Nous cherchons surtout à deviner la pensée du peuple. Il y a d'abord un sentiment que je ne veux pas dire ; ensuite la mort du pape et la nomination du successeur sont pour ce peuple un jeu, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intéressant au monde. Je ne note que la plus petite

¹ *Da lui corda*, lâchez la corde à cet animal furieux, afin qu'il se jette de lui-même dans le précipice.

partie de tout ce que nous avons vu. — Je suis persuadé que, si l'on rédigeait en articles séparés tout ce qui doit se pratiquer à la création d'un pape et à sa mort, ce code aurait plus de deux mille articles.

Ce soir tous les théâtres ont été fermés.

Le pape est, dit-on, plongé dans une profonde léthargie. Dans les maisons les mieux instruites on regarde la mort comme certaine. L'agitation morale est à son comble, toutes les physionomies sont changées. Ces Italiens, qui se traînent si lentement dans les rues, aujourd'hui marchent presque aussi vite qu'à Paris.

10 février 1829. — On nous réveille à neuf heures, tout est fini pour Léon XII. Annibale della Genga était né le 2 août 1760 : il a régné cinq ans quatre mois et treize jours. Il vient d'expirer sans douleurs apparentes, à huit heures et demie.

Nous n'avons pas perdu de temps pour nous rendre au Vatican. Il fait un froid piquant.

Le 4 février, Sa Sainteté avait accordé une audience d'une heure à notre ami le jeune seigneur russe, et à deux Anglais. Le pape avait l'air de fort bonne humeur et très-bien portant. La conversation roula sur les uniformes des différentes armées de l'armée russe et de l'armée prussienne. « Le pape m'a semblé fort laid, nous disait M. N. ; il a tout à fait le ton d'un vieil ambassadeur homme d'esprit, très-fin, et peut-être un peu méchant. Souvent Sa Sainteté a plaisanté, et fort bien. Le pape s'est moqué indirectement d'un des cardinaux qu'il a nommés en dernier lieu. »

Le cardinal Galeffi, camerlingue, a réuni le tribunal de la *Reverenda Camera apostolica*, et à une heure après midi est entré dans la chambre du feu pape. Après une courte prière, le camerlingue s'est approché du lit ; on a ôté le voile qui

couvrait la tête du défunt, le camerlingue a reconnu le corps, et *monsignor maestro di Camera* lui a remis l'anneau du pêcheur.

A sa sortie du Vatican, le camerlingue, qui représente maintenant le souverain, a été suivi de la garde suisse, revêtue de son grand costume du quinzième siècle, mi-parti jaune et bleu. Tous les honneurs militaires lui ont été rendus sur son passage. On s'est occupé de la toilette du feu pape. Il a été habillé, rasé; on prétend qu'on lui a mis un peu de rouge. Ce sont les pénitenciers de Saint-Pierre qui gardent le corps. On a procédé à l'embaumement; le visage sera recouvert plus tard d'un masque de cire fort ressemblant.

A deux heures, le sénateur de Rome, ayant appris officiellement la mort du pape, a fait sonner la grosse cloche du Capitole. Par ordre du cardinal Zurla, vicaire, toutes les cloches de Rome ont répondu à celle du Capitole. Ce moment a été assez imposant. C'est au son de toutes les cloches de la ville éternelle que nous avons commencé nos visites d'adieu à ses plus beaux monuments. Nos affaires nous rappellent en France, et nous comptons partir pour Venise aussitôt après la clôture du conclave.

14 février 1829. — Les obsèques du feu pape ont commencé aujourd'hui à Saint-Pierre; elles dureront neuf jours, suivant l'usage. Nous étions à Saint-Pierre dès les onze heures du matin. *Monsignor N**** a la bonté de nous expliquer tout le cérémonial que nous voyons s'accomplir sous nos yeux. Le catafalque du pape a été élevé dans la chapelle du chœur; il est entouré des gardes nobles, revêtus de leur bel uniforme rouge avec deux épaulettes de colonel en or. Le corps du pape n'y est pas encore.

Nous avons assisté à une grand' messe dite en présence de ce catafalque. C'est le cardinal Pacca qui a officié en sa qua-

lité de sous-doyen du sacré collège. Le cardinal Pacca est le candidat du parti ultrà, et a beaucoup de chances pour succéder à Léon XII. Je lui trouve une physionomie spirituelle. Tous les étrangers assistaient en foule à cette messe.

On se disait les noms des cardinaux, on étudiait leur physionomie. Huit ou dix de ces messieurs ont l'air grave ou plutôt malade; les autres parlent beaucoup entre eux, et comme ils feraient dans un salon.

Après la messe, les cardinaux sont allés gouverner l'État; la séance a eu lieu dans la chambre du chapitre de Saint-Pierre. Ils ont confirmé tous les magistrats. Les conservateurs de Rome sont venus leur faire un discours de douleur sur la mort de Léon XII, qui met en joie tout le monde. Au reste, ce pape eût été un Sixte-Quint, qu'il en serait de même. Les cardinaux, chargés de faire construire les petits appartements pour la tenue du conclave, au palais du Monte-Cavallo, ont fait leur rapport.

Pendant que les cardinaux gouvernaient, le clergé de Saint-Pierre est allé chercher le corps de Léon XII dans la chapelle où il était exposé. On a chanté le *Miserere* assez mal. Le corps du pape étant arrivé dans la chapelle du chœur, les cardinaux y sont revenus; le corps était vêtu magnifiquement en blanc; on l'a placé avec pompe, et en se conformant strictement à un cérémonial fort compliqué, dans un linceul de soie cramoisie, orné de broderies et de franges d'or. On a déposé dans le cercueil trois bourses remplies de médailles et un parchemin contenant l'histoire de la vie du pape.

Les rideaux de la grande porte de la chapelle du chœur étaient fermés; mais quelques étrangers protégés ont été introduits furtivement dans la tribune des chanteurs.

Un notaire dresse procès-verbal de toutes les cérémonies dont je vous rends un compte extrêmement sommaire. Une

juste méfiance préside à tout ce qui se passe à la mort d'un pape. Car enfin le pauvre défunt n'a pas de parents présents, et les personnages chargés de lui choisir un successeur pourraient enterrer un pape vivant.

En revenant à la maison, bien fatigués et mourants de froid, nous avons remarqué que le prince don Agostino Chigi, maréchal du conclave, a une garde d'honneur à la porte de son palais.

16 février 1829. — Nous avons passé deux heures à Saint-Pierre. Le cardinal Castiglioni, grand pénitencier, a dit la messe auprès des restes du pape. Beaucoup d'églises de Rome ont élevé des catafalques; nous sommes allés voir celui de Saint-Jean-de-Latran.

Ce soir est arrivé S. M. le roi de Bavière, sous le nom de comte d'Augsbourg; grande jubilation parmi les artistes, dont ce prince est adoré.

18 février. — Les cardinaux arrivent en foule. Le roi de Bavière est allé voir le mausolée de Pie VII, chez M. Thorwaldsen. Ce mausolée se trouve prêt justement au moment convenable. Léon XII va être mis au-dessus d'une porte, près la chapelle du chœur, dans Saint-Pierre, où il remplacera le bon Pie VII. On déposera les restes de ce pape dans les souterrains de Saint-Pierre, jusqu'au moment où ils trouveront place dans les fondations de son tombeau. Vous savez que c'est le cardinal Consalvi qui, par son testament, a pourvu à ce que son maître eût un tombeau. L'État ne fait rien ici pour un pape défunt au delà des neuf jours d'obsèques solennelles. On parle déjà de Léon XII comme s'il fût mort il y a vingt ans.

Le cardinal Albani ne veut pas admettre dans Saint-Pierre

le tombeau de Pie VII, que Thorwaldsen vient de terminer. La raison, c'est que Thorwaldsen est un hérétique.

Le roi de Bavière a été si content des trois statues destinées au monument de Pie VII, qu'il a décoré sur-le-champ M. Thorwaldsen de la croix de commandeur de son ordre. Ce nouvel honneur ne réussit point à Rome; on prétend que l'artiste est un faux bonhomme et un grand diplomate. C'est peut-être l'envie qui parle: M. Thorwaldsen réunit huit ou dix décorations. Comme je n'admire guère ses ouvrages, je n'ai point cherché à lui être présenté.

Nous avons obtenu l'insigne faveur de voir le conclave; ce bonheur est si grand et si compromettant pour qui nous le procurait, que nous n'avons pu en jouir que pendant trois minutes. Chacun des cardinaux aura un appartement de trois petites pièces. Aujourd'hui ces messieurs ont tiré au sort les appartements du conclave. M. de Châteaubriand, ambassadeur du roi, a fait son premier discours aux cardinaux; c'est M. le cardinal della Somaglia qui lui a répondu.

19 février. — C'est M. le cardinal de Gregorio qui a dit la messe ce matin devant le corps du feu pape. C'est à M. de Gregorio que tous les étrangers donnent leur voix, car M. Bernetti est décidément trop jeune pour monter sur le trône.

20 février. — On vient d'élever un magnifique catafalque au milieu de la grande nef de Saint-Pierre. Les ornements sont de M. Tadolini, le sculpteur. M. Valadier, connu par la profanation de l'arc de Titus, a été l'architecte. Ceci n'est réellement pas mal.

On a donné à ce tombeau la forme générale d'une pyramide; mais on a ajouté beaucoup d'ornements, et avec raison. Il y a des bas-reliefs représentant les actions de Léon XII, et force